

## Prologue

Que serions-nous sans nez ? Des nez-en-moins ?

Qui serions-nous sans nez ? Des Kovaliov ?

Sans nez, foin de Cyrano, foin de Cléopâtre et foin de Monsieur Untel.

Or, les maladies du nez, qui sont multiples et fort répandues, créent une sorte d'amputation de l'organe nasal, transformant en Kovaliov des milliers de malades chaque année.

Quelques-uns ont accepté de bien vouloir nous prêter leur nez malade, au-delà duquel se cachent des histoires goûteuses, des aventures étonnantes, des personnalités fortes et attachantes. J'ai donc pris tous ces nez en mains.

Au cœur du cabinet médical du rhinologiste, l'extraordinaire est là dans l'ordinaire, « dans la vie simple aux travaux ordinaires et faciles » dont Verlaine nous disait « qu'elle est une œuvre de choix qui demande beaucoup d'amour » ; dans l'ordinaire et intime courage de faire face à la maladie, dans l'ordinaire héroïsme discret du sourire malgré la souffrance, dans l'ordinaire dignité de la peur surmontée, dans l'ordinaire larme retenue de l'angoisse, dans l'ordinaire dérision acceptée de toutes choses et dans l'ordinaire lucidité de l'inanité de la vie. Le sujet est plus grave qu'il n'y paraît. Les êtres sont plus beaux qu'ils ne paraissent.

Mais mon propos sera léger. Les histoires racontées ici n'ont ni intentions, ni prétentions. Elles sont un simple

hommage. Aux patients, héros ordinaires, saints ordinaires, comme l'écrivait Michel Serres. Les Rhinosophes : sages du nez, dont l'amputation n'a altéré l'humeur et l'humour que temporairement et superficiellement.

Ce que ces rhinosophes m'ont montré de l'humanité, je voudrais le rapporter ici, pour faire sourire, de ce sourire intérieur qui nous est commun, simplement sourire dans une communion légère.

Vincent Bouton  
Bois le Roi  
Le 7 juillet 2007

# Chapitre 1

## Superstition ?

On la perd, on la perd !

Je hurlai en salle d'opération devant l'hémorragie cataclysmique provoquée par la rupture de l'artère carotide interne.

— Mais non, mais non ! hurlaient de conserve l'anesthésiste et mon aide opératoire.

— Bourre le sphénoïde de pansements, j'appelle la neurochirurgie d'Henri Mondor à Créteil, me jeta le premier, tandis que la seconde débitait les paquets de pansements hémostatiques à toute allure.

Contre le flux sanguin pulsé à haute pression par le nez de la patiente que j'opérai sous endoscopie, je réussis à mécher le fond du sinus sphénoïdal dont la paroi latéro-externe s'était rompue, paroi fragilisée par une maladie chronique. Je tassais dans la fosse nasale jusqu'à ce que l'hémorragie cesse.

L'anesthésiste revenait avec des conseils rassurants de son coup de fil :

— Il te faut mécher, attendre, et faire un contrôle dans deux jours par artériographie numérisée. Surveillance neurologique étroite. En cas de pépin ou de décompensation, ils (les neurochirurgiens) nous la prennent.

— Monsieur, Monsieur... La petite voix de l'infirmier-panseur tentait de se faire entendre.

— Ça va, ça va, Christophe, on n'a pas besoin de vous pour le moment.

— Monsieur, Monsieur... Avez-vous vu le numéro du dossier de cette malade ?

— Quel numéro ? De quoi parlez-vous ? Qu'est-ce que j'en ai à faire de son numéro de dossier ? Passez-nous encore des pansements au lieu de débloquer !

L'anesthésiste faisait baisser artificiellement la tension artérielle de notre opérée pour faciliter mon travail : je devais prudemment retirer mes premiers pansements, explorer la zone de la plaie carotidienne, ainsi que les éléments anatomiques voisins, et plus particulièrement, le nerf optique et les méninges. Puis enfin remécher plus sélectivement. Tout allait bien, et mon rythme cardiaque baissait enfin, tandis que la voix de notre infirmier de bloc opératoire continuait :

— Monsieur, vous regarderez bien le numéro du dossier de la malade avant de partir.

— Quoi, qu'y a-t-il ? Pourquoi insistez-vous sur ce détail qui n'a rien à voir avec l'urgence qui nous occupe ? Fichez-nous la paix avec ça !

Mais l'autre insistait, encore plus affolé par ce numéro, que je ne l'avais été quelques instants plus tôt par l'hémorragie de la carotide intracrânienne.

— C'est le 666, Monsieur ! Vous vous rendez compte !

— C'est quoi ce 666 ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? 666 ou le numéro gagnant du loto, je n'en ai rien à faire.

— C'est que... c'est incroyable, continuait le jeune infirmier pétrifié.

J'en terminai avec mon geste opératoire, le pire avait été évité. Notre opérée était sauvée.

C'est en retirant mes gants que j'entendis Christophe me dire dans un souffle, presque à mon oreille, pour que personne n'entende cette chose insensée, comme un secret :

— C'est le chiffre du diable. 666 est le chiffre de la bête, dans l'Apocalypse !

Je n'en croyais pas mes oreilles.

Depuis que j'exerçais la chirurgie, et plus particulièrement la chirurgie sinusienne sous endoscopie, c'est la première véritable complication que je rencontrai, une complication mettant en jeu la vie de l'opéré et secondairement ma vie professionnelle.

Soudain, je sentis l'haleine tiède du diable souffler dans mon cou...

J'ignorai tout, à cette époque, de ce chiffre donné à la bête, par l'auteur de l'Apocalypse. J'ignorai tout de ce texte et de son auteur, plongé que j'étais dans les lectures scientifiques et techniques. Quelque chose d'étrange me rattrapait là. Impossible de ne pas y prêter attention. Pour quelle raison avais-je soulevé l'intérêt de ce personnage si controversé et si... occupé... qu'est le Diable ? Comment et pourquoi avais-je été l'objet de sa sollicitude malfaisante ? Que s'était-il passé ce jour-là, et qui m'était venu en aide ? Je me poserai longtemps la question. Je me la pose encore, tout en continuant d'opérer les sinus sphénoïdaux, en me disant : Aide-toi, le ciel t'aidera...

Quelques mois plus tard, me parvient une invitation de la Société Brésilienne d'ORL, pour participer au congrès annuel de cette docte institution. Je me vois ainsi proposer plusieurs thèmes de conférences, en tant qu'orateur invité, et, parmi ces thèmes, celui des complications hémorragiques de la chirurgie endonasale des sinus.

Je prépare mon exposé prévu en langue anglaise, peaufine mes diapositives, ordonne l'ensemble et décide de conclure cette présentation par l'histoire de cette carotide interne, pour le moins didactique.

Pour illustrer mon propos je prévois de photographier le dossier de la patiente en question, ayant soin de dissimuler son nom, en surlignant par contre en jaune fluo son

numéro d'admission, ce fameux 666, afin d'observer la réaction de mon auditoire. Que cette petite provocation envers la religiosité très superstitieuse des brésiliens me soit pardonnée ! Trop de congrès se passent dans un ennui morne et une grisaille totale pour que je ne tente, cette fois, de secouer le cocotier et de faire s'ébrouer un auditoire anesthésié par les modes de pensées nord-américains, la reine-statistique et la froideur des chiffres.

Le jour « J » est là.

D'un ton docte, j'entame ma conférence en prenant les complications hémorragiques à rebrousse-poil dans leur chronologie d'apparition : les complications postopératoires tardives en premier, les complications semi-tardives en second, et les complications immédiates ou peropératoires en dernier. Et je conclus sur le cas qui nous occupe avec sa belle diapositive du dossier d'admission où apparaît, dans un jaune fluo imparable, le numéro 666.

Je savais les Brésiliens très imprégnés de magie, magie noire ou magie blanche.

Je les savais superstitieux, même les médecins que je fréquentais. Surtout les médecins ! La science et sa rationalité froide ne sont pas près de venir à bout de cette âme brésilienne pleine de ses croyances. Macumba. Vierge blanche. Sortilèges. Divinisation.

Lors d'un précédent voyage à Sao Paulo, un ami chirurgien m'avait initié à ses pratiques ancestrales que le christianisme avait absorbées faute de pouvoir les éradiquer. Je connaissais les sites privilégiés, au pied du Corcovado, où chacun venait, un billet de papier à la main, jeter un sort, bénéfique ou maléfique, à celui ou celle dont le nom figurait sur le bout de papier.

— N'entre pas là, et ne touche à rien, m'avait crié mon ami Alejandro, qui me faisait visiter les lieux.

— Pourquoi donc ?

— Ici, c'est le lieu des dieux et des démons. Si tu entres là, tu seras prisonnier des uns ou des autres.

Possession ? Superstition ?

En tout état de cause, je savais parfaitement où risquait d'aboutir la présentation scientifique. La provocation que j'avais mise au point avec le chiffre du diable pour conclure ma conférence n'a pas manqué son but. Peut-être l'a-t-elle légèrement dépassé ?

Lorsque la lumière se fit, dans l'immense salle où près de six cents confrères avaient pris place pour m'honorer de leur attention, il n'y avait plus un chat. La diapositive du dossier 666 avait vidé la salle.

Seul, le président de séance tenait encore sur sa chaise, la tête cachée dans sa veste, d'où sortit une voix faible :

— Dear colleagues, the session is closed<sup>1</sup>.

*Celui qui a de l'intelligence, qu'il interprète le chiffre de la bête.*

*C'est le moment d'avoir du discernement car c'est un chiffre d'homme et son chiffre est le six cent soixante six.*

(Apocalypse, 13, 17-18)

---

<sup>1</sup> Chers collègues, la séance est levée.



## Chapitre 2

### Croissants au beurre

Il pose sur mon bureau son casque de moto, le journal « l'Equipe » du jour et un petit paquet aux tâches un peu grasses, un paquet de boulangerie.

— Ça, ce sont les croissants !

— Les croissants ?

— Quand j'ai téléphoné hier pour être reçu par vous en urgence, votre secrétaire m'a transmis de votre part le message : « D'accord pour 08 h 30, s'il apporte le café et les croissants ».

— C'était une blague, Monsieur K...

— Le café : je n'ai pas pu... vous savez... en moto...

— Non, je n'ai jamais fait de moto, je ne peux pas savoir...

— Mais pour mes sinus, vous devriez savoir. Vous y êtes déjà allé vous balader deux fois, sans résultat, ou presque sans !

L'homme qui est en face de moi, pousse le paquet de croissants dans ma direction, l'air goguenard. Ses yeux sont brillants de fièvre et de rétion lacrymale. Je le connais bien. Dix ans passés au chevet de son nez malade cela crée des liens, malgré un résultat peu convainquant, la chirurgie répétée n'ayant réussi qu'à reventiler ses fosses nasales obstruées de façon chronique, sans réussir à lui rendre une fonction olfactive satisfaisante, ni le mettre à l'abri des épisodes de surinfections pluriannuels qui lui « pourrissent » la vie.

Il passe du coq à l'âne, en poussant le journal *L'Equipe* à côté du paquet de croissants :

— Vous avez vu Lyon hier soir contre le PSG ?

— Non, pourquoi ? J'ai raté quelque chose ?

— Vous auriez dû voir, Docteur ! Tant pis ! Je vous laisse *L'Equipe*. Vous aurez un résumé du match.

— Vous savez bien, Monsieur K..., je suis rugby, plus que foot. Ma seule médaille sportive, je l'ai obtenue au championnat d'Académie d'Ile-de France de rugby en 1967. J'étais « cadet », deuxième ligne.

— Alors vous aurez dans *L'Equipe* une analyse du dernier France-Irlande, match gagné à la dernière minute par la France au stade Croke Park de Dublin.

— Je sais, je sais. Essai de Vincent Clerc sous les poteaux.

Nous mordions tous les deux dans notre croissant. Ma secrétaire, prévenue, avait apporté deux gobelets de café. Après une déglutition gourmande, j'invitai mon patient à prendre place dans le fauteuil d'examen et passai le fibroscope dans ses fosses nasales.

Il eut le temps de me dire qu'il avait passé une merveilleuse soirée avec ses filles qu'il avait invitées à dîner hier.

Je savais tout de sa vie, de son dramatique divorce (mais quel divorce n'est pas dramatique ?), du « vol » commis sur les biens communautaires par son ex, des certificats de maladie mentale avancés par l'avocat adverse contre lui, pour lui retirer la garde des enfants. Bref : du « pas reluisant », du « malfaisant »... un règlement de compte en quelque sorte !

Je savais sa lutte pour garder ses filles et, un jour, ses petits enfants.

Je savais l'émotion avec laquelle il me faisait cet aveu de bonheur à propos de la soirée d'hier, bonheur auquel il ne croyait pourtant plus, tout comme moi.